

MÉTAPHYSIQUE ET NIHILISME *

Comme il est connu, le principal responsable de l'exclusion des dieux, selon Heidegger, est la «métaphysique» du christianisme¹. En infléchissant et en consolidant les modèles de la représentation métaphysique, il est, dans une certaine mesure, à l'origine du nihilisme. Ce dernier événement ne doit pas être identifié à la négation systématique de Dieu, de l'immortalité de l'âme, des valeurs et de «tout ce qui s'oppose à la somnolence résignée de l'opinion»². Il ne désigne pas l'attitude du militant athée qui détourne le jugement prophétique de Nietzsche: Dieu est Mort³. Le penser serait confondre le nihilisme avec ses conséquences. L'extension de ce phénomène qui détermine les modes de pensée de l'Occident atteste que la foi elle-même résiste difficilement à son emprise sournoise⁴.

Complétant le mot bien connu de Nietzsche, Heidegger remarque: «Ainsi pour Nietzsche le christianisme n'est rien d'autre que le «platonisme du peuple», mais en tant que platonisme, du nihilisme»⁵. La «métaphysique» du christianisme ressemble à une plante parasite qui a pris racine dans la méta-physique philosophique. Les idéaux religieux ont désormais leur sort lié à celui des idées platoniciennes. La foi s'est peu à peu assimilée à la croyance inconditionnée dans les arrières mondes. Le nihilisme est donc bien à l'origine un fait positif qui très tôt s'est érigé en droit, au point de structurer la vision occidentale du monde. Il commande l'attitude du philosophe et du croyant, «là même où depuis longtemps l'originelle philosophie platonicienne a cessé d'être pensée, là aussi où la foi chrétienne est morte et a cédé la place à la représentation, qui n'est plus que rationnelle, d'un 'toutpuissant' souverain du monde et d'une 'Providence'»⁶. Le Dieu de la religion a été tué par la métaphysique avec laquelle il a conclu alliance.

Le nihilisme implique par le fait même un phénomène négatif: celui de la dégradation des anciennes valeurs, impuissantes à informer la vie et à transformer le monde. L'existence humaine ne tarde pas à s'émanciper de ces cadres formels qui ne correspondent plus aux exigences de son langage historique. Mais la structure de pensée platonicienne survit à ce déclin des absolus. L'univers transcendant, devenu irréel parce que inopérant, ne supporte plus la vie,

* 'Η παρούσα μελέτη αποτελεί διασκευὴν ὁμιλίας γενομένης τῇ 20.2.1974 εἰς τὸ Πανεπιστήμιον τοῦ Στρασβούργου.

1) K. Lehmann, *Christliche Geschichtserfahrung und ontologische Frage beim jungen Heidegger*, in: Heidegger, Hrsg. O. Pöggeler, Köln-Berlin 1969, p. 140—168. Voir aussi: *Der spätere Heidegger und die Theologie*, Hrsg. J. Robinson - J. Cobb, Stuttgart 1964.

2) Lettre sur l'humanisme (Brief über den Humanismus), in: *Questions III*, Paris 1966, p. 128.

3) O. Laffoucriere, *Le destin de la pensée et «La mort de Dieu» selon Heidegger*, La Haye 1968.

4) *Chemins qui ne mènent nulle part (Holzwege)*, Paris 1962, p. 179.

5) Nietzsche, t. I, Pfullingen 1961, p. 187. 6) Op. cit., p. 257.

malgré la foi chrétienne qui çà et là demeure encore ⁷. Ce qui était jadis principe de vie et qui maintenant est principe de mort continue encore d'entretenir l'illusion de la vie : «Le fond supra-sensible du monde supra-sensible est, pris comme la réalité efficiente de tout le réel, devenu irréel. Voilà le sens métaphysique du mot pensée méta-physiquement : 'Dieu est mort'» ⁸. Inapte à consolider l'homme et à lui fournir les motifs nécessaires à son action la métaphysique du christianisme abrite l'hypocrisie et la volonté de néant. Nietzsche, en entamant le procès de Dieu, se borne à constater un fait : la mort d'un Dieu mort depuis longtemps. Relégué dans le domaine de l'au-delà, dans un ciel lointain et nébuleux, l'Absolu est incapable de cristalliser les énergies de l'existence. Que l'homme refuse cette idôle, ce n'est pas un acte d'impiété mais une attitude de lucidité, une protestation de la liberté devant ces barrières éthérées qui endiguent l'élan vital. La mort de Dieu ressemble «au processus suivant lequel l'apparent rayonnement d'un astre éteint depuis des millénaires luit encore, alors même que ce luire n'est que pure apparence» ⁹. Elle renferme une sorte de «démythologisation» en acte, qui entend mettre un terme à cette inévitable méprise de l'homme, qui se renie lui-même en niant la vie ¹⁰.

Il est urgent d'entreprendre cette tâche de déconstruction dont dépend l'avenir de la foi : détruire cette image de la métaphysique du christianisme qui se reflète jusque dans le discours théologique, pour sauver la réalité de la christianité. La montée de l'incroyance, en effet, invite le chrétien à désimpliquer ces deux plans que la conception moderne du monde, issue du moyen âge, a longtemps confondus. La vérité du dogme elle-même n'apparaît plus comme l'interprétation d'une expérience historique de la foi : détachée de la christianité, elle se réduit à une représentation sclérosée qui bascule peu à peu du côté du ciel translucide des idéaux. C'est pourquoi l'apostasie du dogme n'est pas une cause entres autres du nihilisme, mais seulement l'une de ses conséquences, «car il se pourrait bien que le christianisme lui-même fût déjà une conséquence et une forme de nihilisme» ¹¹. Il n'y a pas une issue ?

Si les anciennes valeurs sont périmées, il est toujours possible de leur en substituer de nouvelles, plus accordées aux fins poursuivies. L'endroit, laissé vacant par la mort du Dieu chrétien, peut être occupé par d'autres idéaux plus rassurants, tels que la culture, la civilisation, le progrès, la politique. Mais une telle opération se borne à restructurer les mêmes éléments du discours nihiliste : la christianité cède la place au communisme et le christianisme se dilue dans la religiosité dont le symbole est la musique wagnérienne ¹². L'acte créateur, autrefois le propre du Dieu biblique, devient la marque distinctive de l'activité humaine, dont les faits et gestes finissent par devenir des opérations d'actionnaires ¹³. Heidegger qualifie de nihilisme incomplet cette conception apparemment nouvelle. Ce dernier système se contente de proposer des valeurs inédites et de les placer au «vieil» endroit. Mais à quoi bon changer le contenu ou la matière, tant que le mode ou la manière reste identique ? La solution que Nietzsche préconise ne consiste pas, dans une substitution provisoire, mais dans un renversement radical des valeurs. Le nihilisme complet entend promouvoir une vision totalement renouvelée du monde. Mais son instauration passe d'abord par une phase négative durant laquelle l'étant en totalité est

7) Chemins..., op. cit., p. 209. 8) Ibid.

9) Nietzsche, t. II, Pfullingen 1961, p. 33. 10) Nietzsche I, p. 322.

11) Chemins, op. cit. p. 182. 12) Nietzsche II, p. 280. 13) Chemins, p. 182.

libéré des ombres que projette encore sur lui une foi incertaine de son discours¹⁴. Cette «dé-divinisation» s'accompagne d'une «dé-shumanisation» du monde, puisque le christianisme et sa métaphysique s'est approprié les traits fondamentaux de l'humanisme grec¹⁵. Au lieu de subordonner l'étant à des idéaux sans contenu et sans force, le nihilisme complet commence par l'abandonner à lui-même. Le Monde surgit, aux yeux du sur-homme nietzschéen comme un «Chaos» primordial que sa volonté ordonnera selon ses propres lois¹⁶. Heidegger voit, par delà la déshumanisation et la dé-divinisation de l'univers l'annonce de l'antique conception grecque de l'Être conçu à la manière d'un jaillissement et d'un épanouissement. Le Chaos restitue à l'étant sa belle apparence, enfouie sous les strates accumulées par les représentations chrétiennes : «Ainsi les représentations d'une sagesse dans le cours de l'univers, d'une «providence» dans l'événement réel, ne sont que les «ombres» que l'interprétation chrétienne du monde projette encore dans l'étant et dans la conception de celui-ci, alors même que la foi réelle s'est éteinte. En revanche, la déshumanisation de l'étant devra maintenir ce qui va s'épanouissant de soi-même, soit la φύσις, la nature, pure de toute altération humaine et humanisante, pour aboutir aussi à une dé-divinisation de l'étant»¹⁷. Voici le chemin déblayé pour instaurer une vision des êtres et des choses, fondée non sur un glissement, mais sur une inversion des valeurs, c'est-à-dire sur une tout autre façon de valoriser. La mesure de cette évaluation originale n'est plus le suprasensible d'où la vie ne rayonne plus, mais la volonté de puissance. cet être de l'étant qui renferme «l'essence déterminante de tout être vivant». Les valeurs ne sont plus des «en soi» auxquels serait subordonné le vouloir, elles dessinent l'horizon limité que ce dernier invente en se voulant lui-même, elles expriment «les conditions de la volonté de puissance, posées par la volonté de puissance elle-même»¹⁸.

Le dépassement opéré par Nietzsche voudrait arracher au nihilisme son secret, mais il reste intérieur à la métaphysique. Selon Heidegger, ce projet consacre paradoxalement la forme d'un nihilisme accompli qui tire les ultimes conclusions de vingt siècles de christianisme : «Nietzsche a pris ce retournement (Umkehrung) pour un dépassement (Überwindung) de la Métaphysique». Il a «opéré» non plus par substitution, mais par transposition. Il a doté le sensible des attributs du suprasensible platonicien, il a remplacé le Christ mort par Dionysos, dieu de la terre. Le dernier des métaphysiciens pouvait-il entrevoir que le Nihilisme n'est pas lui-même d'essence nihiliste, que ce même langage traditionnel étouffe désespérément la voix d'un autre discours qu'il ne cesse de contourner à défaut de pouvoir l'atteindre ? «Tout retournement de ce genre n'aboutit qu'à se laisser envelopper, en s'aveuglant soi-même, dans les filets du Même devenu méconnaissable»¹⁹.

14) Nietzsche I, p. 352.

15) Cf. M. Müller, *Existenzphilosophie im geistigen Leben der Gegenwart*, Heidelberg 1964³, p. 184 sq. Voir aussi F. Coutrier, *Monde et être chez Heidegger*, Montreal 1971.

16) L'idée nietzschéenne de «Chaos» s'oppose à la conception d'un «cosmos» ordonné selon les règles de la raison et selon les exigences de la théologie naturelle. Elle «a pour fonction de prévenir une 'humanisation' de l'étant dans sa totalité». Selon Heidegger, la représentation du «Chaos» «se situe en étroite connexion avec une interprétation originelle de l'essence de l'ἀλήθεια, en tant que l'abîme qui s'ouvre (cf. Hesiod, «Theogonie»), Nietzsche I, p. 349—350.

17) Nietzsche I, p. 352.

18) Chemins, op. cit., p. 190.

19) *ibid.*, p. 191.

Nietzsche reste un nihiliste doublé d'un théologien²⁰. Au lieu de dépasser la lettre du christianisme métaphysique, il la conduit à sa perfection. Il continue, en effet, de poser l'être de l'étant en fonction du préjugé traditionnel qui identifie l'Absolu au «Summum Bonum», l'Être à la valeur. Son étrange message parle le langage du nihiliste réactionnaire ou du platonicien invétéré qui se plaît à agresser ce qu'il ne peut transgresser. Nietzsche, «le plus débridé des platoniciens»²¹, en accomplissant le meurtre le plus osé contre l'Être, s'est interdit de saisir le sens profond de la mort de Dieu. Tel est le paradoxe que Heidegger prétend découvrir en relisant l'oeuvre de ce philosophe puissant dont l'amertume n'a d'égale que sa tendresse. L'action créatrice du surhomme aurait pu préparer «un état propre à recevoir la visitation des dieux», être «l'assentiment à l'Être»²². Pourtant, le masque du vouloir interdit au sujet créateur de mesurer l'ouverture du divin et d'entendre la voix de la Vérité. Nietzsche piétine sur la ligne (über die Linie) métaphysique que trace Aristote en postulant l'identité de l'être et de l'«energeia» et que prolongent Leibniz, Schelling et Schopenhauer²³.

Le nihilisme consiste dans le rabaissement de l'Être au rang d'une simple condition posée par la volonté de puissance, dans sa réduction à l'horizon étroit de la subjectivité. Nietzsche tire les conclusions logiques du «cogito»²⁴ cartésien : le sujet s'érige en norme exclusive de toute appréciation de l'étant, poursuivie à travers le langage et l'écriture. La subjectivité, élevée au rang de critère absolu, repose sur la «subjectivité»²⁵ dont le déploiement est finalisé par la volonté : «L'étant est englouti, comme objectif, en l'immanence de la subjectivité»²⁶. Le «cogito», pivot de la métaphysique, est en fait un «volo» différé. Le mage de Zarathoustra a expurgé la métaphysique des représentations chrétiennes explicites, il ne s'est pas attaqué à leur racine : la vérité conçue comme la certitude absolue du sujet face à lui-même. Cette conception illustre une variation sur le modèle de la «veritas-rectitudo» qui définit l'ajustement du sujet au représenté. Si la subjectivité est au principe de toute appréciation objective, la certitudo fournit la règle de l'adaequatio. La représentation garantit la justesse du repré-

20) K. Löwith, *Denker in dürftiger Zeit*, Göttingen 1965³, p. 72—105.

21) «Der zugloseste Platoniker», *Platons Lehre von der Wahrheit*. Mit einem Brief über den «Humanismus», Bern 1954², p. 37.

22) Nietzsche I, p. 254. 23) Op. cit. p. 78 sq et 44.

24) Cf. J. Granier, *Le problème de la vérité dans la philosophie de Nietzsche*, Paris 1966.

25) La subjectivité, pour Heidegger, ne désigne pas d'abord une attitude humaine concrète (évoquant l'intériorité et l'affectivité), mais une orientation philosophique décisive. La façon dont depuis Descartes, la métaphysique conçoit l'Être de l'étant. Cette conception est d'inspiration hégélienne : Le Vrai, ne pouvant se définir par des critères extrinsèques à la conscience qui le conçoit, n'est pas une Substance, mais un Sujet (cf. *Phänomenologie des Geistes*, Préface). La métaphysique de la «subjectivité» précède celle de la subjectivité : celle-ci pose l'être comme subjectum dernier ; celle-là s'achève dans la transcendance du sujet fini ou du sujet absolu. L'une conduit nécessairement à l'autre : l'être est posé comme «substance» (subjectivité - Subjektivität) pour un sujet pensant dans lequel il finit par s'absorber (subjectivité - Subjektivität). Voir. *Chemins*, op. cit., p. 201.

26) Op. cit. p. 215.

senté, car le sujet ne s'accorde à l'objet que sur la base d'une interprétation sub-jective de celui-ci. L'objectivité est le processus par lequel la subjectivité se rend transparente sa propre subjectivité. La critique de Nietzsche ne dépasse donc le plan de la représentation qui pense objectivement le sujet et subjectivement l'objet. La métaphysique apparaît au carrefour de deux grandes directions : la représentation et le vouloir. L'oeuvre de Schopenhauer «Die Welt als Wille und Vorstellung» résume l'ambiguïté du dialogue de la philosophie moderne, et se situe dans le sillage de Leibniz qui pensait l'unité du subjectum comme le produit de la perception et de l'appétition. Nietzsche, malgré ses divergences avec Schopenhauer sur la signification et le rôle de la volonté, ne récuse pas le principe fondamental que ce dernier a énoncé : «Le monde est ma représentation»²⁷. Il tente, à la lumière de ce postulat, la synthèse la plus audacieuse de la métaphysique : celle du désir (eros) et de l'idée (eidos). Les valeurs offrent à ses yeux les points de vue que la volonté s'attribue à elle-même. Nietzsche réduit la représentation au vouloir, de la même façon que Hegel a réduit le vouloir à la représentation. Mais ces deux métaphysiciens aboutissent par des chemins détournés à la même conclusion : l'objectivité est déclarée intérieure à la subjectivité et à la conscience. Le nihilisme occidental atteste l'impossibilité de tout discours à dépasser le cercle de la dialectique du sujet et de l'objet qui délimite la clôture même de la représentation.

La conférence de Heidegger «Nietzsches Wort : Gott ist tot» porte sur l'oeuvre de Nietzsche un jugement plus sévère que les cours tenus entre 1936 et 1940 et publiés en deux volumes en 1961²⁸. Heidegger ne nous présente plus le héraut qui dénonce le «minuit» de la philosophie occidentale²⁹ et qui annonce que l'absence de l'Être dit l'Être lui-même en tant qu'il est absence³⁰. Il critique, au contraire, le dernier métaphysicien dont la réflexion engluée dans les méandres de la subjectivité, contourne désespérément le champ du Nihilisme. Ce revirement s'explique par le nouvel horizon qui commande secrètement sa méditation : la question de Dieu. Aussi l'interprétation qu'il propose de la pensée nietzschéenne demeure-t-elle ambiguë : le nihilisme exprime tantôt un discours voilé de l'Être, tantôt un refus déguisé de sa Présence. Il est trop simple de conclure que l'exégète se contredit ou qu'il cède à la fantaisie, lorsqu'il transforme le perspectivisme nietzschéen, négateur de l'Être, en apparition de l'Être. Il est plus juste de dire qu'il conteste le Nietzsche de l'histoire au nom de la lecture originale qu'il nous propose de son oeuvre : «Toute explication, nous rappelle-t-il, doit non seulement tirer le sens du texte, elle doit aussi, insensiblement et sans trop y insister, lui donner du sien. Cette adjonction est ce que le profane ressent toujours, mesuré à ce qu'il tient pour le contenu du texte, comme une lecture sollicitée ; c'est ce qu'il critique, avec le droit qu'il s'attribue lui-même, comme un procédé arbitraire. Cependant, une véritable explication ne comprend jamais mieux le texte que ne l'a compris son auteur ; elle le comprend autrement. Seulement, cet autrement doit être de telle sorte qu'il rencontre le Même que médite le texte expliqué»³¹.

Quelle est donc l'essence du nihilisme que Heidegger prétend dévoiler en

27) Qu'appelle-t-on penser ? (Was heisst Denken ?), Paris 1959, p. 41.

28) Cf. Nietzsche I - II (1936—1940), Pfullingen 1961. Nietzsche's Wort «Gott ist Tot» (1943) in : Holzwege, Frankfurt/M 1950.

29) Nietzsche I, p. 439. 30) Ibid., p. 73. 31) Chemins, op. cit., p. 176.

relisant le texte de la métaphysique ? Le dépassement (Überwindung) qu'il propose n'est pas une évasion, il est un ressourcement : la ligne du « nihil » ne trace pas la frontière d'un au delà que la réflexion doit atteindre, mais le cercle même sur lequel déjà elle s'exerce³². S'il est insensé d'échapper à l'emprise de la représentation, il est toujours possible de parcourir en un sens inverse le trajet effectué, pour parvenir à la clairière (Lichtung) de la différence à laquelle toutes les lignes aboutissent. Toute tentative métaphysique d'atteindre à ce but est par avance vouée à l'échec, car le dépassement vers cet audelà est toujours exécuté sur la base stratégique des anciens modèles du dialogue ; c'est pourquoi la réflexion se trouve sans cesse renvoyée du sujet à l'objet et inversement.

La difficulté à transgresser ce plan de la figure représentative est, selon Heidegger, la conséquence essentielle de l'oubli de l'Être. La dévalorisation des plus hautes valeurs découle paradoxalement de la confusion de l'Être avec la Valeur. Ce que n'a pas compris Nietzsche, si bien que le remède qu'il propose est pire que le mal : au lieu de dépasser la métaphysique, il l'achève et la confirme dans son aveuglement fatal. Parvenue à ce point, la pensée est condamnée à piétiner sur elle-même, à moins qu'elle ne se transforme en méditation du « nihil », c'est-à-dire de la puissance néantisante de la différence. Car l'accomplissement du nihilisme demeure une phase métaphysique, de l'Événement du Nihilisme. L'aveu de cet échec, c'est-à-dire la reconnaissance de notre incapacité à opérer la rupture décisive ne serait-elle pas la seule voie d'accès à l'Être ? Si celui-ci s'est révélé comme absent dans la philosophie occidentale, ne serait-ce pas que son absence constituerait le mode ironique de sa présence ? Si la métaphysique a été à ce point oublieuse de l'Être, n'est-ce pas que l'Être est en lui-même Oubli ? Le nihilisme est bien l'oubli de l'Oubli, le refus du Signe déconstructeur du Système : il caractérise la résistance de la réflexion occidentale qui refuse d'admettre sa finitude, son incapacité à viser, l'Être sans l'objectiver dans la Valeur, sans l'asservir à la puissance de la subjectivité, sans le précipiter aussitôt, dans le signifié qu'elle se plaît à maîtriser. Que reste-t-il à la pensée sinon la possibilité de se perdre comme oubli (λήθη) pour retrouver en elle le discours historique de la Vérité qui s'ouvre à son appel (ἀλήθεια) ?

« Ainsi donc le nihilisme serait en son essence une Histoire se passant avec l'être lui-même. Il tiendrait alors à l'essence de l'être lui-même qu'il reste impensé, parce qu'il se dérobe. L'être lui-même se dérobe en sa vérité. Il s'abrite dans la vérité et s'héberge lui-même dans cet abri »³³.

Π Ε Ρ Ι Α Η Ψ Ι Σ

Πῶς ἀντιλαμβάνεται ὁ Heidegger τὸν μηδενισμόν καὶ ποία ἡ σχέσις τοῦτου πρὸς τὴν μεταφυσικὴν ; Ἴδου ἡ προσπάθεια τῆς παρουσίας συντόμου μελέτης.

Ἀφορμὴν διὰ τὸν φιλόσοφον τοῦ Freiburg δίδει ὁ λόγος τοῦ Nietzsche : «ὁ Θεὸς εἶναι νεκρὸς» καὶ ἡ γενικωτέρα στάσις τοῦ τραγικοῦ αὐτοῦ φιλοσόφου ἔναντι τῆς μεταφυσικῆς.

Εἰς τὸ ὀγκῶδες ἔργον του περὶ Nietzsche, τὸ ὁποῖον ἐγράφη μεταξύ 1936—1940 καὶ ἐδημοσιεύθη τὸ 1961, καὶ εἰς τὴν συντομωτέραν μελέτην του «Ὁ λόγος τοῦ

32) Zur Seinsfrage, Frankfurt/M. 1956, p. 7.

33) Chemins, p. 217.

